Histoire de l'éducation

135 | 2012
Varia

LÉVÊQUE (Mathilde), *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, 335 p.

Anne-Marie Chartier

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/histoire-education/2554
DOI : 10.4000/histoire-education.2554
ISSN : 2102-5452

Éditeur
ENS Éditions

Édition imprimée
Date de publication : 1 juillet 2012
Pagination : 125-128
ISBN : 978-2-84788-404-3
ISSN : 0221-6280

Référence électronique
Anne-Marie Chartier, « LÉVÊQUE (Mathilde), *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 135 | 2012, mis en ligne le 09 mai 2013, consulté le 20 mai 2021. URL : http://journals.openedition.org/histoire-education/2554 ; DOI : https://doi.org/10.4000/histoire-education.2554

© Tous droits réservés

Pourtant, et à plusieurs reprises, l'auteur s'interroge et manie ses conclusions avec « beaucoup de retenue » (p. 399). Sur la question de la prise en compte de l'identité des témoins convoqués, sur l'interprétation de tel ou tel dessin, de tel ou tel discours scolaire enfantin, Manon Pignot évoque bien « les limites » des indices qu'elle peut percevoir, et celle en particulier de « l'implantation de la culture de guerre enfantine ». Elle pointe du doigt notamment l'influence de l'ennui et le rejet des souffrances et de la mort dans les productions des enfants. Elle souligne également la difficulté de pouvoir évaluer la réception par les enfants des jouets patriotiques. Ont-ils eu l'effet escompté par ceux qui les ont élaborés ? Une étude menée sur un corpus de cartes postales a montré combien les illustrations patriotiques envoyées à une enfant n'étaient recherchées que pour l'image, la couleur et non pour le discours énoncé. On peut aussi regretter le peu de place laissé aux sources britanniques, pourtant parfois citées, et donc à une histoire réellement comparatiste.

La maîtrise des matériaux, portée par une écriture limpide, éclaire pourtant par de solides analyses notre compréhension de la Grande Guerre vécue par « les enfants » croisés par Manon Pignot. Cette dernière a en cela le mérite de replacer dans cet ouvrage la vie des civils en synergie avec celle des combattants. L'une ne pouvant finalement se comprendre sans l'autre.

Alexandre LAFON

LÉVÊQUE (Mathilde)
Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres
Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, 335 p.

Les études comparatistes demandent aux chercheurs d'être plurilingues (ce qui se trouve) et « pluriculturels » (ce qui est plus rare). On salue donc avec plaisir le travail de Mathilde Lévêque, confrontant les innovations dans la littérature de jeunesse en France et en Allemagne pour la période troublée de « l'entre-deux-guerres ». Le corpus allemand commence avec la République de Weimar et ses célèbres écoles nouvelles, mixtes, communautaires, pacifistes et ses « républiques d'enfants ». Erich Kästner publie *Émile et les détectives* en 1929 (traduit en français dès 1930) : c'est un triomphe pour sa bande de petits berlinois débrouillards, solidaires et « démocrates » (ils discutent et votent « comme au Reichstag »). Mais dès 1933 vient la littérature d'exil : avant de

gagner la France, puis les États-Unis, Alex Wedding s'est installée à Prague. C'est là qu'elle écrit, en 1936, l'épopée des enfants décidant de secourir un navire soviétique pris dans les glaces. Lisa Tetzner, amie de Brecht, se réfugie dans le Tessin et c'est également de Suisse que le romancier Kurt Held écrit son premier livre pour enfants, devenu un classique, *Zora la Rousse* (1941). En 1942, Erika Mann, fille de Thomas, choisit l'anglais pour écrire dans son exil californien, *The Gang of Ten*, histoire d'un groupe international d'enfants – dont un petit Franz allemand – alliés contre le nazisme. En France, le point de départ est aussi l'armistice de 1918, mais la borne d'aval pourrait être l'interdiction par le gouvernement de Vichy du livre de Vildrac Milot*, Vers le Travail* en 1941.

En ciblant ces vingt ans, Mathilde Lévêque s'interroge sur la « mauvaise réputation » de cette époque pour les livres de jeunesse, qualifiée (comme Soriano le rappelle) en des termes aussi peu flatteurs que « marasme », « décadence », « déclin ». Dans une première partie, « Échos du monde moderne », elle situe les environnements éducatifs et sociaux, les mutations de l'école et de l'édition (chapitre I), l'obsession de la « modernité » (la ville moderne, l'enfant moderne, l'école nouvelle, les idéologies nouvelles : pacifisme, socialisme, anti-colonialisme, chapitre II) et le réseau des relations entre écrivains et éditeurs, les rencontres internationales, les politiques de traduction (chapitre III). Tout ceci n'est qu'une façon d'instruire le lecteur avant d'aborder l'objet spécifiquement littéraire du livre, « la recherche d'une écriture nouvelle » (deuxième partie). Mathilde Lévêque s'interroge sur les recherches éditoriales, la collaboration auteur-illustrateur (chapitre IV), l'influence de la radio, du cinéma, de la presse sur les dispositifs narratifs, la mise en scène de la fiction (chapitre V), aborde enfin les nouvelles formes du merveilleux (chapitre VI). Cela explique que la recherche ne s'encombre pas des productions à succès (la série des Trilby en France), des textes littérairement sans intérêt (les éditions de l'Allemagne nazie), et qu'elle se soucie moins de la réception des livres que de leur écriture. Ainsi, l'œuvre humoristique et caustique de Léopold Chauveau, si injustement oublié, est citée d'abondance, au contraire d'Ernest Pérochon, pourtant lu par tous les écoliers de la communale. La question centrale est de savoir si les auteurs des années 1920 et 1930 ont produit en France et en Allemagne la même révolution d'écriture que, pour la Grande-Bretagne d'avant-guerre, *Alice au pays des merveilles* (1865), *L'Ile au trésor* (1883), *Le Livre de la Jungle* (1894), ou *Peter Pan* (1904).

S'appuyant sur des répertoires reconnus (celui d'Annie Renonciat pour la France), Mathilde Lévêque limite avec sagesse un corpus potentiellement débordant. Parmi les Français les plus cités par son précieux index, on trouve Marcel Aymé, Georges Duhamel, François Mauriac, André Maurois, Charles Vildrac (des écrivains connus) et deux femmes qui n'écrivent que pour les enfants, Marie Colmont et Colette Vivier. Les femmes sont plus nombreuses en Allemagne, où le roman à visée politique et sociale, porté par des écrivain(e)s communistes, qui trouvent Kästner, pourtant interdit par les nazis, bien trop bourgeois, va produire des œuvres très engagées, que leurs plumes talentueuses parviennent souvent à sauver du didactisme dogmatique. Ainsi en 1931, *Ede und Unku* (l'amitié d'un fils d'ouvrier au chômage et d'une petite tsigane) d'Alex Wedding (pseudonyme masculin d'une femme) ; en 1938, en pleine guerre d'Espagne, *Vier spanische Jungen,* (la vie d'un jeune engagé du côté républicain) que Ruth Rewald a tiré d'un reportage *in situ*, et en 1941 le célèbre *Die Rote Zora und ihr Bande* de Kurt Held, déjà cité. Cette veine « réaliste » peut emprunter la voie du merveilleux, comme dans *Hans Urian* (1924) où Lisa Tetzner flanque son héros d'un mentor qui est un lièvre volant, inspiré du lièvre aux oreilles en hélice de *Jean-sans-Pain* imaginé en 1921 par Paul Vaillant-Couturier. Ces livres et bien d'autres, français ou traduits, sont publiés par Georges Sadoul dans sa célèbre collection internationale « Mon camarade ». *Hans Urian* et *Jean-sans-Pain* dénoncent la vie exploitée des ouvriers et des soldats envoyés dans les usines d'armement ou dans les tranchées, mais en France, la veine militante est plus encline à dénoncer la colonisation et le racisme que la perversité capitaliste.

Reste que tous les auteurs du temps souhaitent s'adresser aux enfants du peuple (en fait, aux fils et filles des « prolétaires » habitants les faubourgs), que Colette Vivier et Vildrac mettent aussi bien en scène que Kästner et Held. Ils croient parler ainsi à tous les enfants dont leurs fictions mettent en scène l'intelligence, l'imagination, la sensibilité, le sens de l'humour et la force morale. Cet « enfant rêvé » doit rallumer le flambeau des espérances qui ont sombré dans les tranchées de 1914-1918. Reste que les grandes innovations françaises sont « formelles » : nouveaux supports esthétiques (le fameux album carré de *Macao et Costage*, publié en 1919, change la relation image-texte et ouvre la voie à Babar) et nouveaux registres d'écriture (les histoires loufoques ou « surréalistes » de *Delphine et Marinette* constituant le modèle du genre).

En repérant les thèmes et genres choisis, mais aussi les procédés utilisés des deux côtés du Rhin dans les jeux d'illustration, dans les préfaces, incipit, dénouements, paratexte, Mathilde Lévêque se heurte aux difficultés insolubles, inhérentes à l'exercice : le lecteur ne partage au mieux qu'une demi-culture et nombre des ouvrages cités ont sombré dans l'oubli. Qui a lu aujourd'hui *L'Ile Rose* ou *Les Jumeaux de Vallangoujard* qui plaisaient tant aux bibliothécaires de l'Heure Joyeuse dans les années 1930 ? L'auteur doit donc résumer les scénarios, citer des extraits, présenter les auteurs et les éditeurs, rappeler les circonstances, traduire les textes ou les titres allemands en faisant sentir allusions et jeux de mots dans l'autre langue, et maintenir la balance égale entre France et Allemagne. Ceci ne va pas sans ellipses (le lecteur se sent alors inculte et frustré) ni redites (les mêmes extraits se trouvant sollicités selon différents points de vue). On voit cependant la mine d'informations mises à disposition d'un public enfermé depuis l'enfance dans sa bibliothèque francophone, envahie de traductions de l'anglais. Assorti d'une bibliographie et d'un index, précédé d'une jolie préface d'Isabelle Nières-Chevrel, ce travail pionnier convainc sans peine que Paul Hazard, suivi par Marc Soriano, étaient injustement sévères. Un de ses grands mérites est de faire exister la République de Weimar, créative, combattante, avec ses projets éducatifs, alors qu'elle n'est souvent dans les mémoires françaises que l'antichambre du nazisme. On voit aussi combien les concurrences idéologiques stimulaient la production, en France comme en Allemagne, en ce temps de croissance « mécanique » du lectorat scolarisé. Les écrivains progressistes souhaitaient ardemment gagner un jeune public jusque-là tenu « hors les livres », sans abandonner leur ambition « avant-gardiste » de création : ils ne semblaient pas ressentir de tension entre ces deux objectifs, tant les ressources d'enfants librement éduqués leur semblaient inépuisables. Trois générations (et mille enquêtes sociologiques ou études de marché) plus tard, leurs successeurs croient-ils toujours que l'on doive inviter les enfants du peuple au festin des élites ?

Anne-Marie CHARTIER